

L'écriture du chaos dans *Le peuple de l'abîme* de Jack London

Markos Yao KOUASSI,

Doctorant

Département d'anglais, UFR-LLC,

Université Félix Houphouët Boigny

markoskouassi@gmail.com / roidelux@yahoo.fr

Résumé : Jack London s'est toujours préoccupé de produire des récits qui relatent des faits de société. Les rapports conflictuels interpersonnels entre dominants-dominés constituent l'intrigue de *Le peuple de l'abîme*. L'histoire est une belle illustration de la question des classes sociales antagonistes au niveau intraracial. Il y présente un univers fictionnel contrasté, déconstruit par les conséquences des ressentiments entre bourgeois et prolétaires. Les premiers développent des comportements différentielles qui impliquent en amont, le mépris, l'exploitation, domination, l'assujettissement, le rejet et l'exclusion des seconds. En aval, ils causent l'anéantissement des économiquement faibles et la dégradation de leur environnement.

Mots clés: écriture, bourgeois, prolétaire, comportement différentialiste, pauvreté, ghetto

Abstract: Jack London has always been interested in producing novels that tell the story of social life. Conflicting interpersonal relationships between dominant-dominated social classes constitute the plot of his *The People of the Abyss*. This story is a beautiful illustration of the question of intraracial social classes clashes. He presents a contrasted fictional universe, deconstructed by the consequences of resentment between bourgeois and proletarians. Upstream, the first develop differentialist behaviors that involve scorn, exploitation, domination, subjugation, rejection and exclusion of the latter. Downstream, they cause the annihilation of the economically weak and the degradation of their environment.

Keywords: writing, bourgeois, proletarian, differentialist behavior, poverty, ghetto

Introduction

Parler de l'écriture¹ du chaos revient à mettre en relief cette dimension sociale qui résulte, selon Barthes, du rapport entre création littéraire et société. Dans *Le peuple de l'abîme*, Jack London met à la lumière une vie sociale fondée sur des rapports d'hégémonie et de discrimination intraraciaux. Ce phénomène social s'exprime à travers des formes de violence, de mépris, d'humiliation, d'exploitation, de rejet et d'exclusion

¹ L'écriture désigne aussi [...] une fonction, elle est le rapport entre la création et la société, elle est le langage littéraire transformé par sa destination sociale, elle est la forme de la parole saisie dans son intention et liée aux grandes crises de l'histoire [...]. Placée au cœur de la problématique littéraire, qui ne commence qu'avec elle, l'écriture est donc essentiellement la morale de la forme, c'est le choix de l'aire sociale au sein de laquelle l'écrivain décide de situer la Nature de son langage. (Roland, Barthes, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1970, p.88.)

d'une tierse catégorie de personnages. Dans les rapports interpersonnels les ressentiments de la classe bourgeoise sont symptomatiques d'un complexe intellectuel égocentrique fondé sur des différences socio-économiques. Ces aversions s'extériorisent par le refus de toute sorte de brassage culturel et la fuite de la dangérosité de l'intégration de la classe minoritaire². En d'autres mots, les personnages de la haute sphère sociale luttent pour conserver l'homogénéité ou la pureté du corps social et perpétuer leur domination sur la classe ouvrière.

La sociocritique en tant que méthode d'analyse qui stipule que le social transpire dans l'œuvre littéraire sied à l'analyse de ce texte. Elle servira à montrer comment le capitaliste par l'exploitation anéantit les personnages ouvriers, annihile leur être et détériore leur espace environnemental.

Ce travail s'articulera autour deux axes. Nous montrerons d'abord du chaos de la configuration sociale, ensuite du chaos de l'espace environnemental.

I. Le chaos de la configuration sociale dans les rapports de classes

La configuration de l'univers textuel est ségrégative et discriminatoire. Dans ce premier axe, il sera question de montrer les clivages au niveau de l'occupation spatiale et des rapports interpersonnels. Ousmane Sène, dans un essai, apporte une justification relative aux intérêts des classes dominantes. « Etre riche en effet, c'est être soulagé des durs labeurs de ce monde et se trouver à l'abri de l'insécurité et des interrogations angoissantes de la vie sur un avenir plein d'incertitude »³ (Ousmane Sène, 1989, 36).

Cet espace fictionnel se compose d'un quartier de bourgeois séparé du quartier des prolétaires. Ces deux lieux d'habitations sont séparés par une zone transitoire où les autorités politiques ont installés des écoles, des banques, des usines et autres services. Aux dires du narrateur :

Aujourd'hui, la classe, dominante, celle qui détient l'argent, par des méthodes moins arbitraires mais tout aussi rigoureuses, a confiné les travailleurs indésirables, mais cependant indispensables

² Dans la littérature ethnique américaine en générale, la notion de minorité renvoie à l'appellation commune des groupes dominés. Dans le contexte de la lutte des classes en particulier, elle se rapporte aux économiquement faibles.

³ *Colloque sur les études américaines, Le rêve américain: mythe et réalité, «Le rêve américain : idéal réalisable ou illusion tragique »* Dakar, mars, 1989



dans d'immenses ghetto où n'habitent ni les riches ni les puissants de ce monde, où les touristes ne mettent jamais les pieds— mais où deux millions de travailleurs s'y entassent, y procréent et y meurent (694).

Parfois, devant l'avancée des « taudis » qui résultent du surpeuplement de ces bas quartiers, les autorités procèdent au dégerpissement et à la démolition. Elles construisent en lieu et place des services et des usines pour maintenir la distanciation spatiale entre les deux classes. Ainsi, les pauvres ouvriers subissent une mobilité incessante et phénoménale, une sorte de nomadisme au gré des décideurs politiques.

Dans cet univers fictionnel de Jack London dépeint une société anglaise stratifiée en deux classes diamétralement opposées ayant des ressentiments réciproques. D'une part, il y a les bourgeois qui développent des comportements différentialistes fondés sur la valeur des possessions matérielles et économiques. Ces bourgeois constituent la haute classe. Ils sont les détenteurs des usines dont ils élaborent les règlements intérieurs toujours à leur propre satisfaction. Ils tirent d'énormes profits du travail des pauvres ouvriers astreints aux durs labeurs avec des salaires de misère.

A dessein les employeurs fixent de maigres salaires pour maintenir leur suprématie sur les pauvres. Car, la limitation du pouvoir d'achat des ouvriers permet de créer un écart spatial et culturel entre les deux classes. Cette pratique apparaît comme le moyen le plus efficace pour mieux les contrôler. Partant, il se développe un cycle de vie infernal. Les parents ouvriers ne peuvent vaincre la force de leurs oppresseurs et leurs enfants entrent dans le monde par le même canal de la souffrance. L'auteur par ce passage très proche du contenu du livre de Job, révèle:

[Les riches] repoussent du chemin les indigents, et forcent tous les malheureux du pays à se cacher. Et, voici comme les ânes sauvages du désert, ils sortent le matin pour chercher de quoi manger. Ils n'ont que le désert pour trouver le pain de leurs enfants. [...] ceux-là donc arrachent l'orphelin à la mamelle de sa mère, et rançonnent les pauvres (668).

Cette citation montre que les enfants des pauvres sont défavorisés depuis le berceau. Leurs parents comme des « ânes sauvages » vivent par hasard au rythme de la nature. Ils n'ont point d'emploi fixe et sont tenus de vivoter comme des ânes sauvages dans des milieux arides. A cette allure, l'histoire de la pauvreté des ouvriers se présente comme une continuité. Ils ne peuvent pas s'acheter de bons vêtements. C'est pourquoi, quand

London le narrateur entre dans le quartier des pauvres avec ses vêtements splendides, il est perçu comme un « criminel de haute volée, ayant traversé l’océan pour venir se réfugier » (595).

Ce contraste s’explique aisément car contrairement, dans les jardins publics, pendant la journée, « On pouvait voir des corps humains misérables et tout tordus, qui auraient permis à Gustave Doré de dessiner des visions plus diaboliques [...] confusion de haillons, de saleté, de monstruosité riantes et de figures bestiales » (620).

En effet, dès les premières pages de ce roman l’auteur fait une sociocritique du vestimentaire. De manière significative ce dispositif littéraire plante un décor qui confère une marque identitaire aux personnages. Il permet de les étiqueter⁴ et de remettre en question la problématique d’une société fictionnelle en crise. Dans l’espace environnemental d’East-End peu propice à la vie, les mieux vêtus sont perçus comme des supermans. Les vocables pour les désigner sont variés :

Gouverneur! Cela sent la puissance, l’autorité, la supériorité. C’est le tribut que rend l’inférieur au supérieur dans l’espoir secret, que celui à qui ce vocable s’adresse voudra bien s’alléger de quelques menues monnaies. C’est, en fait, une façon déguisée de mendier (597).

D’autre part, les prolétaires demeurent dans des conditions inhumaines à cause de la pauvreté : sous-nourris, sans-abris et malades. Aussi, le capitalisme forge-t-il en l’investisseur une conscience devant laquelle tout est objet et marchandise, donc étiqueté. En effet, il devient une haute forme de machination des personnages. Devant les usines, l’employeur choisit les plus vigoureux parce qu’il y a moins d’emplois disponibles que de demandeurs d’emploi. Les faibles et les vieux qui n’ont pas assez de muscles et de force n’ont jamais de chance d’emploi. Ceci s’explique par le cas des deux vieillards : « [Le charretier et le charpentier qui] avaient été éjectés du monde du travail par des rivaux plus jeunes et plus forts qu’eux, qui avaient pris leur place » (626). Ils sont dans l’obligation de descendre vers les institutions de charité dont les moyens ne suffisent pas toujours pour faire le bonheur de tous ceux qui en sollicitent. Le narrateur révèle la sévérité de leurs conditions de vie :

Ils étaient « complètement vidés ». Le charretier âgé de cinquante ans, avait passé les trois dernières nuits sans abri pour

⁴ Terme de Philippe Hamon qui désigne tout objet, comme signe identitaire permettant de distinguer un personnage ou de le construire le long du texte.

dormir, tandis que le charpentier, qui, lui accusait soixante-cinq ans, venait de se payer cinq nuits à la belle étoile (626).

La privation atteint une proportion impardonnable où satisfaire un besoin biologique devient un droit inaccessible. Manger, dormir, se déplacer, deviennent encore plus onéreux au moment même où les moyens logistiques et de commodité connaissent un développement grâce aux inventions et à l'essor technologiques. L'être humain perd de sa valeur devant la croissance économique et le développement de la science qu'il sert sans être servi à son tour. Cette réalité renforce la position de Herbert Marcuse à l'égard du capitalisme. Selon lui, la raison de l'ouvrier est instrumentalisée et formatée pour être au service du capitalisme et du progrès scientifique qui tous deux devaient permettre à l'homme de s'émanciper de la nature:

La dynamique du progrès technique s'est sans cesse imprégnée du contenu politique, le logos de la technique est devenu le Logos de la servitude prolongée. La force de la technologie pouvait être libératrice—par l'instrumentalisation des choses— elle est devenue une entrave à la liberté— par l'instrumentalisation des hommes (Herbert, 1968, 202)

A l'origine l'industrialisation implique essentiellement l'amélioration et l'accélération des moyens de travail pour créer un monde paradisiaque. Mais elle a fini par abandonner son mobile de satisfaire la liberté et de réaliser le bonheur de l'homme. Ce système n'a que des intérêts. La liberté et le respect de l'homme sont bafoués aux dépens de la culture bourgeoise qui privilégie la classe capitaliste. Le narrateur révèle:

Dans une civilisation aussi matérialiste, fondée non pas sur l'individu, mais sur la propriété, il est inévitable que cette dernière soit mieux défendue que la personne humaine, et que les crimes contre la propriété soient stigmatisés de façon plus exemplaire que ceux commis contre l'homme. Si un mari bat sa femme, s'il lui arrive de lui casser quelques côtes, tout cela n'est que du très banal, comparé au fait de dormir à la belle-étoile parce qu'on n'a pas assez d'argent pour entrer à l'asile (681)

Dans la diégèse, la vie est guidée par une obsession matérielle et montre le triomphe de l'argent sur la conscience. Les accidents de travail sont fréquents et ne peuvent jamais constituer des arguments suffisants pour justifier une absence au travail. Encore moins cela ne peut susciter une indemnisation en faveur de la victime. L'absurdité du cas Dan Cullen prouve la maltraitance aigüe des employés. En effet, il a travaillé pendant trente années pour ses patrons, des gros courtiers en fruits et eu un accident de travail, une fracture. Le narrateur témoigne :

Oh! Lui répondit le directeur, sans avoir besoin de consulter ses livres pour se remémorer Dan Cullen, vous voyez, nous nous sommes fait une obligation de n'aider aucun « temporaire », et je ne peux absolument rien faire (671).

Au fait, la conscience capitaliste ne s'intéresse à l'homme que parce qu'il est employé ou client. Elle se veut très stratège et constitue une invention politico-économique bien planifiée visant à assujettir l'employé qui ne sera jamais assez riche pour se procurer ne serait-ce que de la joie d'un jour. Le tableau ci-dessous montre clairement des dépenses intimement liées aux besoins biologiques dont l'insatisfaction conduit indubitablement à la mort du personnage:

Loyer, chauffage, lumière.....	7,6
Nourriture à la maison	3,6
Nourriture au bureau.....	4,6
Frais de déplacement.....	1,8
blanchisserie.....	<u>1,0</u>
Total	18,6

Cette ventilation ne laisse qu'une marge très réduite aux vêtements, aux divertissements et à la maladie. Et encore, c'est un bon salaire: la plupart des jeunes filles ne reçoivent en tout et pour tout qu'onze, douze ou quatorze shillings par semaine. Elles aussi ont besoin de vêtements, et de divertissements, et si l'homme est souvent un loup pour l'homme, il l'est toujours pour la femme. (692).

Dans cette proportion on ne peut obtenir que des services de mauvaise qualité ou de misère qui causent la dégradation physique: sous-nourri, mal nourri et mal logé. Ceci montre que l'ouvrier accomplit de longues heures de travail et perd de l'énergie que le salaire trop maigre ne peut compenser. Le narrateur très observateur ne fait point d'économie de mots quand il affirme: « un homme est incapable d'assumer son travail quotidien avec un tel repas; c'est évident et c'est une perte aussi bien pour l'employeur que pour le pays. Ces derniers temps les politiciens crient à tout bout de champs: « reveille-toi Angleterre! » Ils auraient été bien plus avisés de crier: « Nourris-toi, Angleterre! ». (705)

De plus, dans cette société fictionnelle, tout enfant porte déjà le fardeau d'une dette nationale: « chaque bébé naît avec une dette de vingt-deux livres, due à un artifice qui s'appelle la Dette nationale » (743). Cette dette détermine la politique économique générale de l'Etat qui forge la souffrance pour ses citoyens rançonnés au berceau.

Le contraste entre les pauvres et riches se lit aisément dans les jardins publics pendant la journée. Il est interdit de dormir à ces mêmes endroits la nuit sous peine

d'emprisonnement. Cependant, les mêmes pauvres peuvent y dormir la journée. Le narrateur décrit :

[...] je vis par vingtaines les gueux endormis sur l'herbe [à green Park]. C'était dimanche après midi, le soleil faisait une timide apparition, et les bourgeois du West-End, bien habillés, en compagnies de leurs épouses et de leurs progénitures, se promenaient là par milliers, pour prendre de l'air (649).

Avec l'impossibilité de supporter la vie. Il se développe un phénomène populaire de mobilité intensive qui se matérialise en de divers flux. Cette transhumance grandissante influence la géographie dans l'intrigue en termes d'exode, de nomadisme et d'errance qui constituent des moyens expressifs d'une quête perpétuelle du mieux-être. Certains personnages se dirigent vers les campagnes d'où ils sont venus. Selon le témoignage du narrateur :

[Les ouvriers de la ville] ne rentrent pas au bercail en fils prodigues, mais en proscrits et en vagabonds et en parias, les vrais paysans, leurs anciens frères les insultent, et les forcent à dormir dans les prisons, les asiles, au coin de quelque haie, et à vivre Dieu sait comment. (672).

En outre, il se développe une sorte de peuple de la rue. Les sans-abris n'ont aucun endroit où passer la nuit pour récupérer un peu de force. C'est pourquoi, pendant l'hiver, les prisons font l'objet de convoitise. Un personnage de *Le peuple de l'abîme* déclare: « je vais me faire coffrer pendant une quinzaine. Là, au moins, j'aurai un bon lit, et, sans m'en faire, je toucherai une meilleure croute que celle qu'on a à l'asile » (622).

Mais les femmes qui manifestent encore quelque lueur de fierté refutent les asiles de nuit. C'est l'exemple d'une femme à cheval qui pénètre dans le jardin et aux dires du narrateur,

Comme les escargots, elle emportait sa maison sur son dos, et les deux paquets sur son épaule deux volumineux balluchons, enveloppés dans une toile de sac renfermaient tous ses ustensiles de ménage, sa garde-robe, son linge, et tous les accessoires qui lui permettent encore de préserver sa coquetterie féminine [...] c'était une clocharde, une pauvre sans logis, trop fière pour venir trainer sa carcasse croulante jusqu'à la porte l'asile de nuit (620).

L'on perçoit visiblement que la vie de cette femme est transformée en une sorte de transhumance. D'ailleurs, la police dégage de partout les sans abris: « Le « fiché le camp » est la loi votée qui fait éjecter de partout, la nuit devient une odyssée » (626).

En somme, la diégèse de *Le peuple de l'abîme* présente un univers très contrasté, une configuration spatiale décousue et chaotique. L'hostilité entre les deux classes sociales repose sur des comportements différentialistes. Les bourgeois exploitent les prolétaires et les forcent à se retirer dans des quartiers précaires où ils vivent dans les conditions de vie très misérables. Ils refutent tout brassage culturel et racial sous prétexte qu'ils craignent la dangérosité de leur intégration. L'état de pauvreté entraîne irréductiblement la corruption de l'environnement et la dégénérescence des personnages. L'attitude hostile des riches suscite en aval des ressentiments des prolétaires qui dans leur riposte n'ont qu'un seul objectif, à savoir, mettre un terme à ce système économique victimaire.

II. Le chaos de l'environnement, la symbolique de la corruption

Dans ce deuxième axe, il s'agira de montrer comment la pauvreté cause la destruction de l'homme et son environnemnt. Les asiles, les quartiers précaires, les jardins publics et les rues constituent les points de cantonnement des ouvriers encore espérants. De là, ils s'efforcent d'utiliser leur dernière énergie dans la lutte pour leur intégration sociale. Malheureusement, ces tentatives se soldent toujours par des défaites criades.

Ces pauvres gens vivent dans l'indécence qui règne dans ces milieux. C'est l'exemple d'un espace envahis de bicoques à un étage dans cet univers. Les toits de ces taudis sont recouverts d'immondices, qui atteignent par endroits une bonne trentaine de centimètres et servent de dépotoir aux habitants du deuxième et du troisième étage de la maison. Le narrateur atteste: « Je discernai des arrêtes de poissons, des os de viande, de la tripaille, des chiffons puants, de vieilles chaussures, de la vaisselle cassée et toute la déjection d'une porcherie à trois étages » (619).

Par interprétation, les références scatologiques auxquelles l'auteur fait allusion telles que « des arrêtes de poissons », « des os », et « déjection de porcherie » symbolisent les pauvres rejetés par la société. Car, leurs têtes sont voisines aux ordures qui couvrent les toits. Cette disposition établit un rapport métonimique entre la santé morale de ces personnages sonnés par les maux de la « servitude » capitaliste.

Les pauvres y vivent parce qu'ils n'ont d'ailleurs pas de moyens pour s'offrir à eux-seuls une demeure dans les quartiers de luxe: « Il s'est donc créée une sorte de

confrérie de loueurs aux plus offrants, à cause de la compétition, les maisons sont non seulement louées, mais encore sous-louées, et sous-sous-louées jusqu'à la dernière parcelle possible » (698). Les pauvres ouvriers paient en proportion un prix plus élevé de loyer que les riches.

Les conséquences des actions égoïstes de la classe dominante dépravent les mœurs, participent à la recrudescence de l'insécurité et concourent à la détérioration des valeurs morales. Le narrateur- auteur s'adresse sans retenue à ses lecteurs:

Et ainsi, bonnes gens, s'il vous arrive un jour de visiter Londres, et d'y trouver des hommes endormis sur des bancs ou sur l'herbe, ne croyez surtout pas, que ce sont là des fainiants qui préfèrent le sommeil au travail. Sachez plutôt que les pouvoirs publics les ont obligés à marcher toute la nuit, et qu'ils n'ont pas d'autre place pour dormir pendant la journée (649)

La richesse du riche est en effet le produit de durs labeurs abattus par des pauvres. Ces derniers par contre demeurent dans une misère sans fin. Ceci est le reflet de la machination du bas peuple qui vit des troubles psychologiques. A cause du salaire dérisoire, ils n'arrivent pas à supporter le cours de la vie.

En dernier recours, les ouvriers exacerbés expriment leurs ressentiments contre le bourgeois à travers des suicides et des homicides. Ces actes d'annihilation constituent une manière déguisée pour les pauvres de mettre fin au système capitaliste. Le roman réaliste favorise l'invention des personnages révolutionnaires pour une prise en charge de l'idéologie prolétaires. Aux dires de Philippe Hamon, dans la *poétique du récit* « le personnage est représenté, pris en charge et désigné sur la scène du texte par un signifiant discontinu, un ensemble dispersé de marques que l'on pourrait appeler son étiquette » (Hamon, 1977, 142). Nous faisons allusion aux personnages prolétaires dont les différentes actions constituent la riposte des ouvriers contre la domination bourgeoise. Car, ce roman réaliste illustre la quête perpétuelle de justice, de liberté, de bonheur et la volonté pressante de bouleverser l'ordre social préétabli. Karl Marx soutient cette vision dans son *Manifeste du Parti Communiste*: « Le prolétaire, dit Marx, dans sa lutte contre la bourgeoisie, se constitue forcément en classe [...] il s'érige par une révolution en classe dominante et, comme classe dominante, détruit violemment l'ancien régime de production » (66). C'est pourquoi un bel exemple est celui de Frank Cavilla:

Il ne pouvait pas obtenir de travail régulier ce qui l'obligeait à prendre un peu tout ce qui se présentait, et il voyait sa femme et ses quatre enfants dépérir sous ses yeux. Lui-même ne mangeait pas à sa faim [...]. Il s'était privé et avait souffert comme un diable ces dix huit derniers mois. Il s'était réveillé un beau matin de septembre, à l'aube, avait ouvert son grand couteau de poche, et avait froidement tranché la gorge de sa femme, Hanna Cavilla, qui avait trente-trois ans, puis celle de son fils aîné Frank, âgé de douze ans. Il égorgea ensuite son deuxième fils, Walter, huit ans puis sa fille Nellie, quatre ans, et pour terminer, son dernier-né, Ernest qui n'avait que seize mois (723).

La frustration généralisée n'épargne donc personne: les femmes, les hommes, la nature et les enfants courent le même risque d'une corruption physique. La nature même souffre de l'abus de l'industrialisation et de la négligence des autorités qui ne se soucient que de leur environnement de luxe. Ils s'entourent d'une multitude d'employés tous à leur service. Plusieurs ouvriers livrent leur prestations pour produire des vêtements, bâtir des palais, cultiver des jardins, assurer la sécurité, créer des champs, construire des routes, faire tourner l'usine pour une poignée de Bourgeois.

Les ouvriers n'en reçoivent en retour que frustration, tristesse, misère, malnutrition, disette et couchettes horribles. Ils terminent leur vie dans des asiles. Le nombre de fous se multiplie et le suicide devient courant à Londres.

Par ailleurs, la survie des ouvriers est intimement liée à leur état de santé. Ils mènent une existence précaire et instable. Par conséquent, la mortalité se développe excessivement au sein de la classe prolétaire. Le narrateur raconte: « C'est dans cette atmosphère que se construisent l'abîme et l'abattoir. Les incapables s'éliminent automatiquement d'eux-mêmes, dans ce monde industriel, et sont impitoyablement rejetés hors du circuit » (687-88).

En effet, l'extrême pauvreté fait que les mœurs et le savoir-vivre ne vont pas de paire. Par exemple, toutefois qu'un enfant décède dans une famille pauvre, le corps est placé dans le lit pendant la journée. Il est déplacé sur la table à manger à l'heure du coucher. Ce procédé continue jusqu'au jour où ils auront les moyens pour l'ensevelissement.

L'enfance d'un jeune pompier s'était passée dans les rues et les docks. Il n'avait jamais pensé à procréer et n'en avait jamais ressenti le besoin. Il trouve cela inutile et sans aucun intérêt pour un homme de sa condition. Il révèle ses convictions personnelles en ces

termes: « qu'est ce qu'un type comme moi pourrait bien foutre avec une femme, hein? Il y a eu ma mère, ça m'a suffit » (607). Ce jeune pompier de vingt-deux ans, ajoute: «une bonne femme, pourquoi? Pour me rendre malheureux? Des gosses? Crois-moi, mon pote, suis mon conseil et n'en fabrique pas!» (608). Par conséquent l'anormalité devient la "norme".

Il n'avait jamais eu de vie de famille, et le mot « maison » n'évoquait en lui que des souvenirs déprimants. Son père touchait un salaire de misère comme tous les autres hommes de sa classe. Très individualiste et pessimiste, ce jeune se reconforte dans sa position en ces termes: « Regarde-moi, je peux boire de la bière quand j'en ai envie, et je n'ai pas de bonne femme ni de gosses qui me réclament à manger. Je suis un homme heureux» (608).

Ces propos attestent des effets néfastes de la pauvreté extrême qui corrompent les mœurs. Ce jeune semble avoir perdu le sens commun de la vie. Cependant, son attitude loin de montrer une irresponsabilité ou une psychopathie s'avère significative ; Elle repose sur sa volonté d'éradiquer la pauvreté de la classe ouvrière. C'est donc une insurrection contre la continuité du système. Car, l'arrêt de procréation entraîne la disparition de l'espèce humaine. En effet, dans un dialogue engagé entre le narrateur et le jeune pompier, l'on retient ceci:

Lorsque je lui demandai quel était son but dans la vie, il me répondit sans hésitation « me souler ». Un petit voyage en mer de temps à autres [...], la paye et pour terminer, la grande beuverie. Puis les petites saouleries avec des copains de rencontre qui avaient encore quelques petites pièces, comme moi, et lorsqu'il ne restait plus rien, un autre petit voyage en mer, et le cycle infernal recommençait (607).

La pauvreté conditionne donc la mentalité du pauvre de l'*Abîme*. C'est pourquoi, certaines s'adonnent parfois à la prostitution au détriment de leur propre dignité. Aux dires du narrateur: « Des femmes flétries par la maladie et la boisson n'arrivaient même pas, dans leur décrépitude pourrissante, à obtenir deux pence pour le commerce de leurs charmes passées » (730).

Ce passage établit le lien de causalité entre l'alcool, la prostitution, les maladies et la pauvreté. L'auteur présente le commerce sexuel comme une pratique honteuse, une disgrâce exprimée par l'expression « décrépitude pourrissante ». A ce niveau l'auteur met

en évidence le lien entre le ventre et la corruption morale. En d'autres termes l'appel de la prostitution répond aux exigences du ventre. Car ces femmes cherchent avant tout, de quoi s'acheter de la nourriture. Sur un ton très affectif le narrateur énonce:

Je dois reconnaître qu'il avait raison de ne pas se marier, dans une ville telle que Londres, avec son maigre salaire de quatre livres et dix shillings [...] plus je séjournais dans l'East-End, et plus je me persuadais qu'il était criminel, pour les gens de l'Abîme de se marier (609).

Cette citation révèle que la classe ouvrière est menacée de disparition. Car avec "son maigre salaire", elle a "raison de ne pas se marier". Et, les adultes meurent sur le coup de cette vie dégradante.

Dans ces conditions les enfants de parents pauvres sont condamnés à une vie en marge de la normale. Ils subissent un développement physique et morale désordonnés et incorrectes –mal nourris et affamés: « [...] l'enfant ne peut que se transformer en adultes dégénérés, sans, virilité et sans force. C'est une race perdue aux genoux et à la poitrine étriquée qui s'écrase dans la lutte brutale pour sa survie » (613).

Le cas le plus choquant se rapporte aux suicides et aux homicides. L'auteur par le biais du narrateur rend compte des procès des tribunaux. Par exemple, au tribunal de Tamise, la déposition de la femme du gardien de l'écluse de Britania retrace les circonstances de suicide par noyade d'Alfred Freedman. Le contremaître du garçon témoigne:

Alfred était un brave gosse, mais il avait chez lui de gros ennuis. L'argent manquait, et sa mère était tombée malade. Alors il prit les choses à cœur, et travailla bien au-dessus de ses forces, tant qu'il en perdit la santé, et qu'il devint, du coup, impropre à tout travail. En tant que contremaître, lui, dans l'intérêt de sa propre réputation, et devant le travail de plus en plus mauvais du garçon avait été obligé de lui demander une démission. (719)

A travers cette déposition, l'auteur présente le suicide comme une des conséquences du chômage chronique. Car la réaction d'Alfred Freedman est la manifestation d'un chaos mental. Il est affecté par un pessimisme notoire à cause de son état de santé.

Le traitement dans les asiles est inhumain et la plupart des femmes redoutent d'y aller. Le narrateur, un étudiant en sociologie atteste: « la pauvreté, la misère et la crainte de l'asile sont les causes principales du suicide parmi les laborieuses » (720). C'est l'exemple de d'Ellen Hugues Hunt qui, le Mercredi avant sa mort, avait annoncé: « je me noierais plutôt que d'entrer à l'asile » (720). Aux dires du narrateur: « On l'avait aperçue vers une heure du matin, et, trois heures plus tard, on avait retrouvé son chapeau et sa veste sur le chemin de halage du canal du Régent. Un peu plus tard, on a pêché son corps de la Tamise » (720).

Le suicide par noyade dévoile la métaphore de la purification. C'est pourquoi l'auteur dans son effort de stylisation, prend soin de mentionner le "chapeau" et la "veste" dont Ellen Hugues s'est débarrassée avant de se jeter à l'eau. Symboliquement, ses vêtements constituent une marque emblématique de la pauvreté, une pesanteur sociale qu'il faut ôter. De plus, la noyade incarne un baptême pour la purification de son âme.

Un autre incident similaire est celui d'Ellen Gray, une jeune femme qui avale du laudanum pour mettre un terme à sa vie. Mais, elle est secourue par la police qui l'a trouvée étendue sous une porte, dans Benword Street. Au tribunal, Ellen Gray déclare que si elle veut mettre un terme à sa vie c'est parce qu'elle s'est retrouvée « sans logement et sans amis » (721).

Ainsi, ces conditions de carence rendent les ouvriers très vulnérables. Le narrateur témoigne: « Détruits par les privations, mal nourris, ils sont toujours les premiers à être anéantis par les maladies, et sont aussi les plus rapides à en mourir » (645).

Cette description montre que dans la diégèse de *Le peuple de l'abîme* tout fonctionne comme un circonstant. C'est un lieu où s'exerce une pression extérieure ayant pour motif ultime l'assujettissement des économiquement faibles. Le narrateur déclare: « On appelle souvent East-End « la ville de la terrible monotonie » [...] Mais l'East-End mérite un surnom plus terrible: on devrait l'appeler « la ville de la dégradation » (695).

Par ailleurs, l'utilité des ouvriers est intimement liée à leur état de santé. Ils mènent une existence précaire et instable. Par conséquent, la mortalité se développe excessivement au sein de la classe prolétaire: « Les poussières d'acier, des cailloux, de terre d'alcali, de laine tuent bien plus sûrement que les balles de fusil et de mitrailleuse [...] les travailleurs

de la chimie sélectionnés parmi les hommes les plus musclés qui puissent exister, ne vivent pas, en moyenne, plus de quarante-huit années » (715). L'inhalation de la poussière de plomb par exemple provoque chez la victime de convulsions incontrôlées, puis poursuit son cours pour se terminer en forme d'épilepsie généralisée; il s'ensuit souvent une perte de la connaissance, suivie d'une série de convulsions de plus en plus violentes qui se terminent par la mort. Le narrateur conclut en ces termes: « C'est dans cette atmosphère que se construisent l'abîme et l'abattoir. Les incapables s'éliminent automatiquement d'eux-mêmes, dans ce monde industriel, et sont impitoyablement rejetés hors du circuit » (687-88).

Le spectre grandissant de la mort n'épargne pas la nature toute entière. Les germes de maladie flottent dans l'atmosphère londonienne. L'auteur utilise des chiffres statistiques pour justifier l'omniprésence de la dégradation:

[...] Il ne se dépose pas moins de six tonnes de matière solide, en particulier de la suie et des hydrocarbures goudronneux par quart de mille carré, chaque semaine, dans Londres et dans ses faubourgs[...]C'est l'équivalent de vingt-quatre tonnes par semaine et par mille carré soit mille deux cent quarante-huit tonnes par an et par mille carré [...] C'est de cet acide sulfurique que respire constamment l'ouvrier londonien, tous les jours et toutes les nuits de sa pauvre vie (613).

De ce constat ci-dessus, l'on s'aperçoit de l'effectivité d'une mort généralisée qui comme un monstre s'abat sur toute créature en invitant perpétuellement toute vie à une extinction précoce.

A travers l'analyse ci-dessus, il ressort que le suicide, l'homicide et la vie nomadique des ouvriers résultent des conséquences de l'oppression bourgeoise. Ces pratiques transparaissent comme un mode d'expression des ressentiments des ouvriers vis-à-vis les bourgeois. C'est une extériorisation de leur volonté de mettre un terme au cycle de vie misérable formatée et imposée aux ouvriers.

Conclusion

Au total, il s'est agi d'une société de classes minée par des rapports de dominants-dominés. L'univers fictionnelle présenté par Jack London est caractérisé par une déconstruction des ouvriers et de leur milieu de vie. Les bourgeois qui sont les plus

nantis de cet univers méprisent les ouvriers et les forcent à vivre dans des endroits non propices à la vie humaine. Ils leur versent des salaires de misère incapable de supporter le coût de la vie. Devant l'échec de toutes tentatives de se soustraire la domination et de la tyrannie bourgeoises, certains ouvriers se donnent soit la mort ou tuent les membres de leur famille. Ces pratiques symbolisent la volonté des prolétaires de gommer leur classe sociale. Ils souhaitent voir une société sans classes. Pour finir, cette étude a montré que ce roman fait une description parfaite du chaos sociale.

Bibliographie

A -Roman étudié

London, Jack, *Romans et récits autobiographiques*, "Le peuple de l'abîme"(1903), Paris, Laffont, 1988. Traduit de l'américain par François Postif (The People of the Abyss, 1903)

B- ouvrages de référence

Barthes, Roland, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1970.

Herbert, Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, Paris, minuit, Traduction de Monique Wittig, 1968.

Hamon, philippe, *Poétique du récit*, paris, Seuil, 1977

Karl, Marx, Friedrich Engels, *Manifeste du parti communiste*, Paris, éditions sociales, 1972.

Sène, Ousmane, *Colloque sur les études américaines, Le rêve américain: mythe et réalité, «Le rêve américain : idéal réalisable ou illusion tragique »* Dakar, mars, 1989.